

la froide symétrie qui n'est rien que l'équilibre de la matière inerte. C'est l'ordre supérieur d'une harmonie empruntée aux prestiges de cette musique que le génie de Debussy trouve « inscrite dans la Nature » comme il dit, parce qu'au delà des apparences il entrevoit les réalités dont elles sont les signes.

Et ce debussysme-là n'est pas près de mourir.

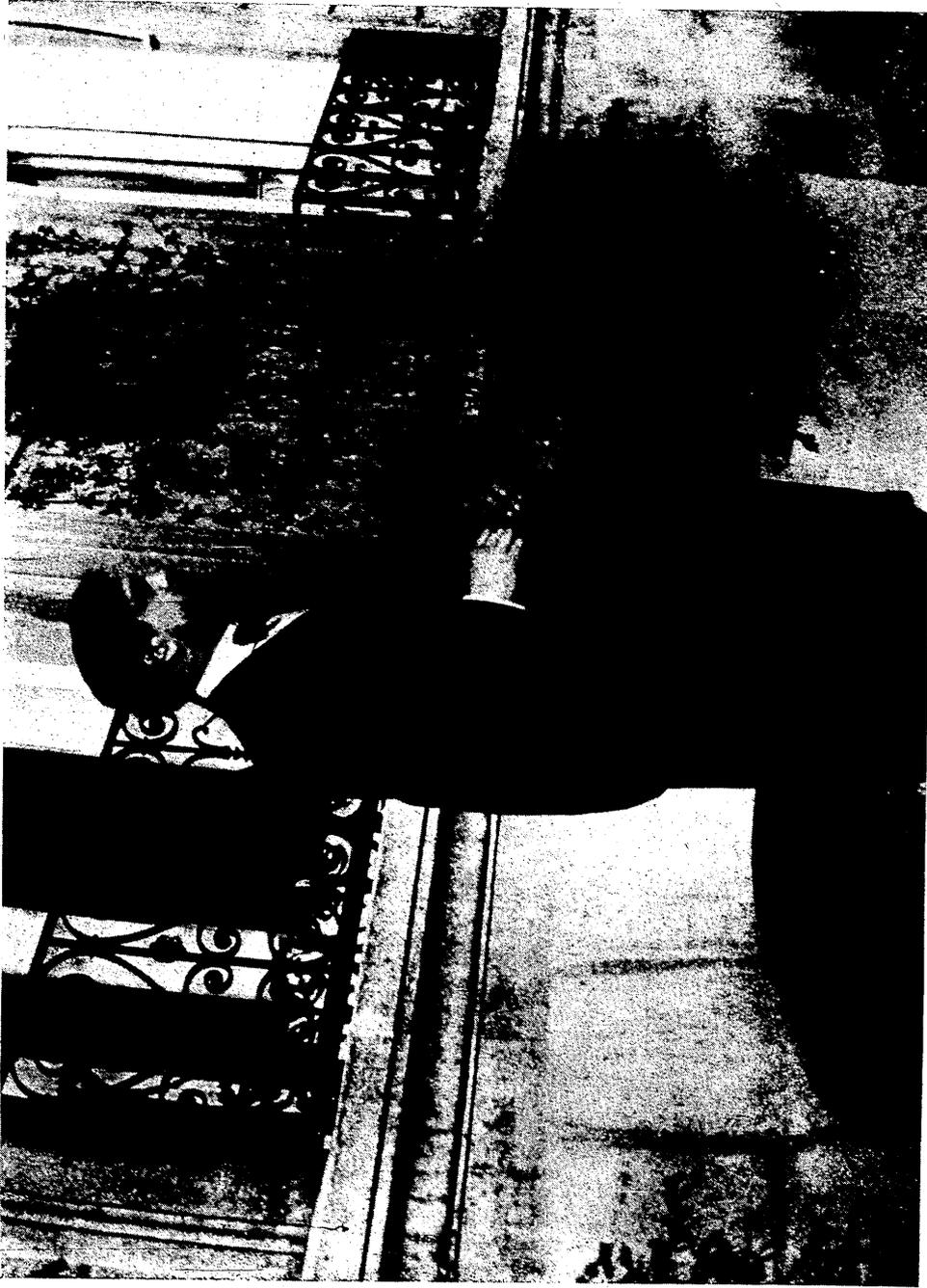
ROLAND-MANUEL.

■ ■

Les Pionniers de la Musique Américaine

Pour remonter aux sources de la musique américaine, il ne s'agit pas de faire des recherches parmi le folk-lore des Indiens de l'Amérique, les mélodies de ses nègres, ou près du jazz hybride. Certaines autorités européennes se sont pluës à proclamer, soit par ignorance, soit par un inexplicable parti-pris, l'absence de toute musique américaine. Malgré leurs déclarations, elle est pourtant un fait établi. Que son histoire et que ses manifestations soient ignorées de l'Ancien Monde, cela prouve plutôt le manque d'information de ce dernier que la nullité de la musique américaine elle-même. Il est exact d'affirmer que ces dernières années, la musique américaine jouée à l'étranger est, sauf de rares exceptions, du type extrémiste ou réactionnaire — qu'elle soit l'œuvre d'étudiants que leurs professeurs exploitent, ou qu'elle soit le jazz imposé comme un élément représentatif américain et accepté comme tel. Il n'est donc pas surprenant que les Européens soient inconscients des sacrifices et de l'idéalisme sur lesquels repose la musique américaine, ainsi que doit le faire tout art vrai.

La musique américaine a pris racine dans un terrain bien moins fascinant que le *lore* Indien ou Nègre, et bien moins stimulant que le jazz, — il faut chercher son origine dans le chant des psaumes (*psalm-singing*) tel qu'on le pratiquait en Nouvelle-Angleterre. Le répertoire, à ses débuts, ne comprenait que cinq psaumes chantés. Plymouth, colonisée en 1620, et qui avait sa raison d'être dans les aspirations religieuses des « Pilgrims », se trouva bientôt entourée de nouveaux établissements fondés sur des principes semblables. Comme la physionomie de la vie coloniale de la Nouvelle-Angleterre était religieuse, il était tout naturel que les pionniers de la musique américaine s'adonnassent avec ardeur à la composition de psalmodies pour les offices de l'Eglise, et à l'enseignement du chant

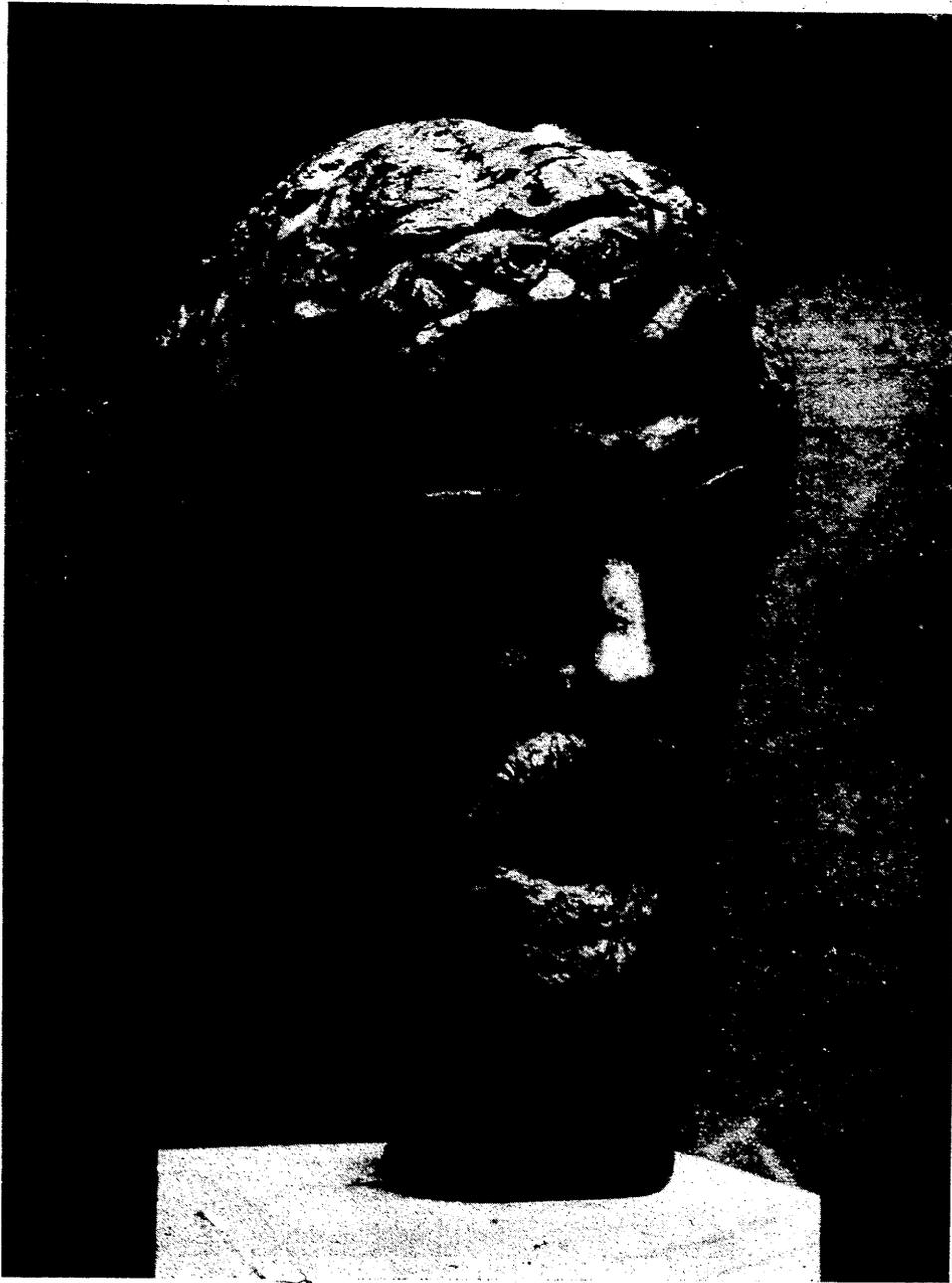


Claude DEBUSSY chez lui, Avenue du Bois. (Photographie inédite)

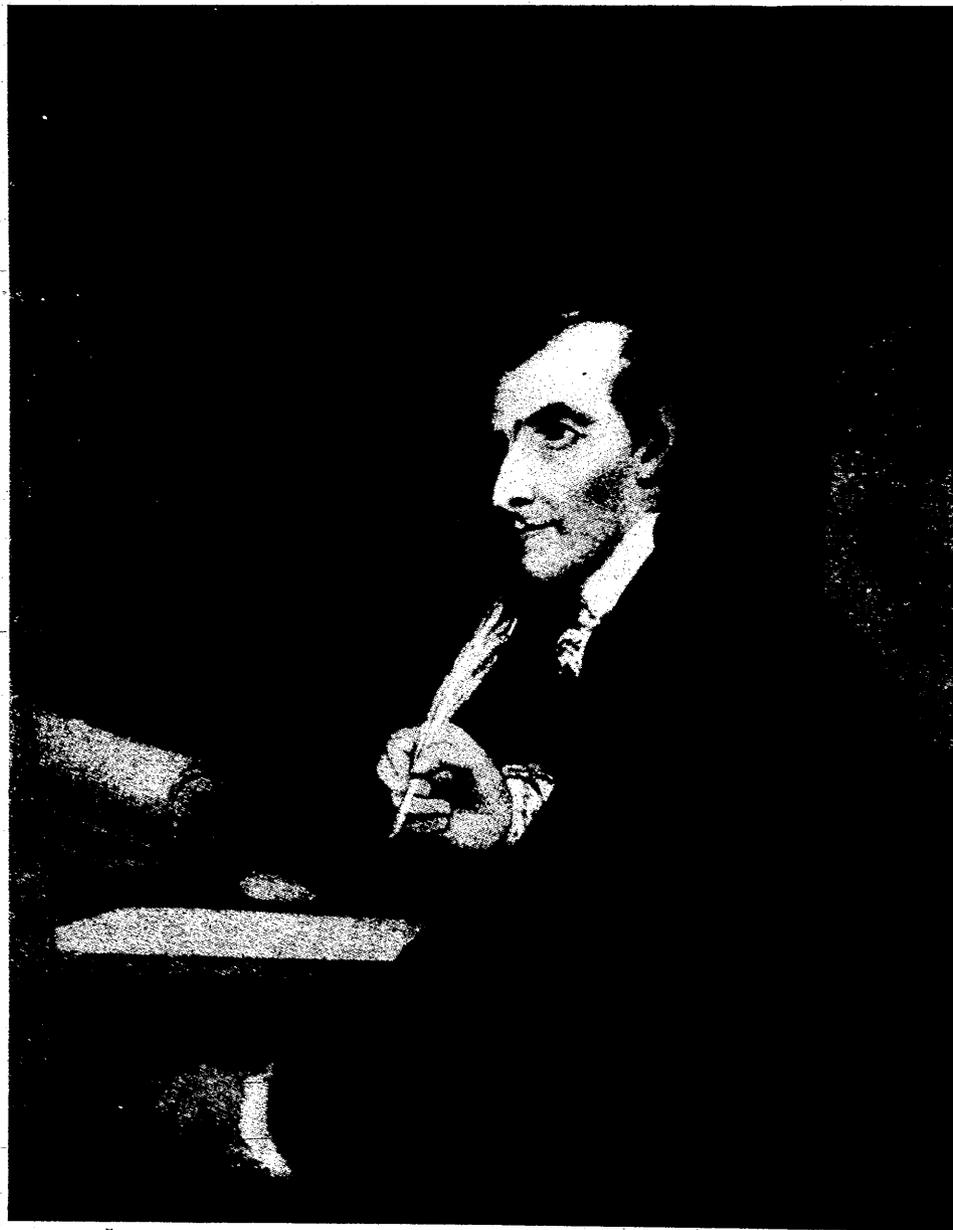
Reproduction interdite

... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France
... et par les vents qui soufflent sur la France

Une page du manuscrit de *l'Ode à la France*, de Claude DEBUSSY
(Publiée avec l'autorisation de la maison Choudens, éd.)



Buste de Claude DEBUSSY, par Marthe Spitzer (Bibliothèque du Conservatoire de Paris)



Francis HOPKINSON (1737-1791), le premier compositeur américain

des psaumes : seule forme d'art musical envisagée par les mœurs rigides de cette époque.

La première musique psalmodique de la Nouvelle-Angleterre était d'un caractère nettement inférieur à celle des colons de Moravie en Pensylvanie (1741), mais comme la musique de ce peuple n'a jamais exercé son influence hors de chez elle, on ne peut que la citer en passant pour rappeler qu'un jour elle a vécu. Au contraire, la psalmodie de la Nouvelle-Angleterre, bien que d'une qualité souvent inférieure, fit peu à peu sentir sa présence à travers tout le pays qui cultivait la musique et c'est ainsi qu'elle devint le fondement de l'art musical américain.

Les difficultés matérielles excessives ajoutées au code moral inflexible et sans compromis des premiers colons, rendaient leur vie dénuée de tout agrément. Ils manquaient de temps pour éprouver des jouissances artistiques et intellectuelles, si toutefois leurs croyances religieuses le leur avaient permis. Il fallait donc un délassement innocent qui s'abritât sous le manteau de la religion. Si l'étude de la musique n'était pas considérée comme franchement coupable, on lui portait du moins un regard défiant lorsqu'elle ne se destinait pas au service du culte. La seule forme d'art musical alors reconnue était le chant de l'office religieux ; encore était-il sujet à de nombreuses discussions dûes en partie aux tendances mélodiques mondaines de ses compositeurs.

Pour chanter les psaumes à l'église, il fallait des écoles de chant où les paroissiens pourraient étudier les airs religieux et se perfectionner dans leur art. Plus les psaumes perdaient de leur simplicité primitive et tendaient à se compliquer, plus le besoin d'écoles de chant se faisait sentir. Peu à peu le répertoire s'augmentait ; les cinq premiers airs, mentionnés plus haut, étaient supplantés par plusieurs douzaines de nouvelles mélodies qui, loin d'être chantées à l'unisson comme le voulait l'usage, furent harmonisées au préalable, et où les ténors chantaient la mélodie. Cette pratique de « tenir » la mélodie par les « ténors » persista de nombreuses années et ne disparut que le jour où l'on entendit toute l'assemblée des fidèles fuguer les psaumes ! Nées du désir des colons de chanter correctement les psaumes, c'est-à-dire de chanter juste et avec dévotion, les écoles de chant de la Nouvelle-Angleterre oublièrent bientôt leur but sacré pour jouer un rôle social et mondain. L'école se transforme en centre social, et tient lieu en quelque sorte de salons. Elle est la seule à admettre un peu de repos et d'abandon dans la vie alors si austère et si dure. Elle donne lieu à des intrigues plus ou moins légères et favorise les assiduités amoureuses de nos premiers ancêtres américains. Les classes se font le soir et une fois terminées, il y a toujours le plaisir « de reconduire les jeunes filles chez elles » à la faveur de la nuit ; il y a aussi, pendant la classe, les joies de la musique. Les « professeurs-compositeurs » de la Nouvelle-Angleterre voient avec complaisance un nouvel état d'esprit se former, et ils aident son progrès en écrivant des psalmodies qui ne louent pas seulement

les gloires de Dieu, mais emplissent l'âme des chanteurs d'une joie innocente, sans être toujours sacrée.

Le champ de la composition, d'abord très étroit, étend ses limites. Déjà en 1640, vingt ans après l'arrivée des colons dans ce pays sauvage, les presses de l'imprimerie de Cambridge (Massachusetts), sortent *The Bay Psalm Book*, — le second livre imprimé en Amérique. Bien que sans grande originalité, le fait d'imprimer cet ouvrage à pareille date, montre que la musique a sa place dès les premiers jours de l'Amérique, et qu'elle joue un rôle important dans la vie des colons. *The Bay Psalm Book*, qui avait pour titre, « *The Psalms in Metre, Faithfully translated for the Use, Edification and Comfort of the Saints in publick and Private, especially in New England* » (« Les Psaumes en poésie, fidèlement transcrits à l'usage, l'édification et le confort des Saints en public et en leur particulier, surtout en Nouvelle-Angleterre »), résulte de l'effort combiné des premières lumières musicales de la Nouvelle-Angleterre. En 1750, il en avait été tiré 27 éditions pour l'Amérique seule ; son influence se répandit jusqu'en Angleterre et en Ecosse où son usage devint tout à fait universel.

Les premiers compositeurs indigènes américains à se détacher de la vague phalange des psalmistes, les premiers à s'inscrire sur la liste comme compositeurs de musique *per se*, bien que la musique ne fût pour eux qu'une diversion, sont le Révérend James Lyon (1735-1794) et Francis Hopkinson (1737-1791). La principale contribution de James Lyon à la musique américaine, est la publication, sous le titre « *Urania* » (1762), de sa collection de psaumes dont il a composé le plus grand nombre. Lyon, qui est en toute probabilité le second compositeur américain, a concentré ses talents sur la psalmodie : c'est un nouveau sang et une nouvelle vie qu'il a infusés à cet art.

Francis Hopkinson est le premier compositeur indigène américain. Différent de son contemporain Lyon, il porte toute son attention sur la musique laïque. « *My Days Have Been So Wondrous Free* », composée en 1759, est la première mélodie, la première composition musicale connue d'un américain de naissance. En 1788, Hopkinson publie *Seven Songs* (Sept Mélodies), et c'est le premier recueil américain de chansons écrites par un compositeur de ce pays. Au mois de décembre de la même année, il adresse un exemplaire de son recueil à son ami George Washington, disant en particulier, dans la lettre qui accompagnait l'envoi :

« Si petite que puisse être la réputation que cette œuvre me portera, on ne
« me refusera point, je le crois, l'honneur d'être le premier Américain de naissance
« à produire une composition musicale. Si mon effort n'est pas accueilli avec
« trop de malveillance, il se peut que d'autres soient encouragés à se hasarder
« dans ce chemin, jusqu'ici peu parcouru en Amérique, et que les arts, les uns
« après les autres, prennent racine et fleurissent chez nous. »

Hopkinson qui a reçu l'enseignement de l'école psalmodique et a subi toutes les influences de la musique « ecclésiastique » de son temps, est si clairvoyant qu'il embrasse la cause de la musique libre : il croit voir le temps où la psalmo-

die deviendra la base d'une nouvelle musique qui serait américaine et représentative. C'est, en vérité, un homme des plus remarquables. Il apposa sa signature sur la Déclaration d'Indépendance, il fut membre de la Convention de 1787 qui établit la Constitution des Etats-Unis, juge de l' « Admiralty Court » ; connu, de plus, comme poète satirique renommé, ami intime de Washington, de Franklin et de Jefferson et mécène des arts. Il organise des concerts, joue avec maîtrise de l'orgue et du clavecin, et invente pour ce dernier un nouveau système de quillage, qui était près de faire sa fortune sans l'apparition du pianoforte.

Presque tombé dans l'oubli aujourd'hui, ses mélodies gardent néanmoins leur charme délicat et leur fraîcheur, et doivent valoir à travers les siècles une gloire réelle à leur compositeur, qui eut le courage d'indiquer une nouvelle voie musicale. Jusqu'à son temps, la musique américaine était confinée dans l'église et Hopkinson fut le premier, on peut le dire maintenant, à donner un essor « moderne » à l'art musical de son pays. Pour lancer ses simples mélodies, il lui a fallu beaucoup plus de confiance, de conviction et de courage, qu'il n'en faut pour lancer n'importe quelle œuvre aujourd'hui, si réactionnaire (*sic*) soit-elle.

(A suivre.)

IRVING SCHWERKÉ.

NOTES

Il serait utile de rappeler que Charleston, en Caroline du Sud, est le centre de représentation de la première musique laïque américaine. Charleston, qui avait été fondée en 1579 par une bande de Huguenots français, que l'amiral de Coligny avait envoyés dans le Nouveau Monde afin d'y chercher un abri pour les « hommes de la religion », fut nommée par eux Port Royal en honneur du Roi de France, Charles IX. Ils construisirent une forteresse où flottait le drapeau français, mais qu'ils furent obligés d'abandonner à la suite de leurs revers. Pourtant, un siècle plus tard, quand les Anglais prirent possession de la ville et la nommèrent Charles Town, pour la plus grande gloire de leur roi Charles II, le fort en ruines, une colonne sculptée de fleur-de-lys, et les noms de *Caroline* et de *Port Royal* montaient encore leur garde.

A son rétablissement (1679), Charleston devint le centre artistique de l'Amérique, conservant ce titre unique, jusqu'au jour où la guerre civile mit fin à sa gloire. Tandis que les Colonies de la Nouvelle-Angleterre chantaient leurs psaumes, Charleston atteignait à un niveau artistique sans égal parmi toutes les villes de l'Amérique, — et de beaucoup d'autres pays encore !

Après être passés par les Antilles, les musiciens européens, et les autres artistes, remontaient invariablement vers le nord, toujours y entrant par Charleston. Ainsi fut-il que le théâtre, la musique et même les courses de chevaux florissaient à Charleston, bien avant que les Colonies du Nord en fissent connaissance. C'est à Charleston en 1733 que se donna le premier récital de chant, et en 1735 le premier opéra entendus en Amérique. Bien que le rôle de Charleston ait été avant tout de nourrir et de disséminer la culture des beaux-arts, elle n'exerça pas sur l'art de la composition l'influence que la psalmodie des villes du Nord exerça sur la musique américaine.

En plus des études originales, les sources de cette étude sont :

History of American Music, Elson ;

Annals of American Music, Lahee ;

Songs by Francis Hopkinson, edited by Harold Milligan ;

Pioneer American Composers, d°.

■ ■